

reportage

NUMERO DU 3 AU 9 Juillet 2003

DANS LES ATELIERS D'ALICE SPRINGS

La vie d'artiste version **aborigène**

THE AUSTRALIAN FINANCIAL REVIEW (extraits)

Sydney

Arrière-grand-mère de 55 ans, Gloria Tamerre Petyarre a la démarche élégante et dégagée propre à certains danseurs tout en donnant une étrange sensation de fixité, même lorsqu'elle est en mouvement. Un essaim d'enfants à ses basques, Petyarre pénètre sans se hâter dans l'atelier de la "maison de peinture" Tingari Arts. Elle choisit avec soin sa place et s'assoit sur une couverture, juste devant la porte coulissante, pour avoir le dos chauffé par le soleil.

Les "maisons de peinture", qui se sont multipliées dans la banlieue d'Alice Springs [dans le Territoire-du-Nord, au cœur du "désert rouge" australien], sont des lieux surprenants. Elles sont tenues par des gens à l'esprit d'entreprise et à l'énergie débordants, dont l'objectif est de pousser les artistes aborigènes à produire des tableaux qu'ils leur achèteront et se chargeront ensuite de commercialiser. Non seulement ils leur fournissent toiles et couleurs, mais ils les nourrissent et leur offrent un endroit où se doucher et laver leur linge. A l'occasion, ils vont jusqu'à effectuer pour eux des démarches trop compliquées ou trop rebutantes : une prise de rendez-vous dans une clinique ophtalmologique de Sydney ou l'achat et l'immatriculation d'une voiture.

Les propriétaires de ces "maisons" possèdent parfois une galerie d'art à Alice Springs pour exposer et vendre les œuvres. Sinon, ils les confient à d'autres galeries dans les métropoles australiennes ou à l'étranger. Certains vendent directement à des collectionneurs et à des conservateurs de musée qui viennent sur place pour choisir. C'est un business compétitif. Du coup, certaines "maisons" aiment à donner l'impression que des artistes célèbres travaillent exclusivement pour eux. Mais ce n'est pas comme cela que les choses se passent. Les peintres aborigènes n'ont pas ce genre de fidélité. Ils vont là où bon leur semble, au jour le jour, pour des raisons qui peuvent être aussi prosaïques que le choix du meilleur petit déjeuner. Et ils ne travaillent que pendant les heures ouvrables, du lundi au vendredi : les musées leur rendent rarement visite le week-end... Dans l'atelier de Tingari Arts, un ordinateur et une armoire à classeurs sont posés sur une table à tréteaux. Au bout du mur, la cuisine. En face, une salle de douches. Dans la cour poussiéreuse, un arbre et un barbecue. Rien de glamour, mais ça fonctionne très bien. L'autre partie du bâtiment abrite une église évangélique qui n'a pas l'air très fréquentée.

Petyarre ôte avec soin l'un des nombreux turbans bariolés qu'elle arbore tout au long de la semaine, le pose plié près de son sac, enlève ses chaussures et s'assoit en tailleur sur la couverture avec une aisance étonnante pour son âge. Elle montre ensuite du doigt l'une des toiles qui sont

Les peintres aborigènes d'Australie ne créent pas dans la solitude, ils fréquentent les "maisons de peinture", où ils sont nourris et payés en fin de journée. Visite de l'un de ces ateliers aux visées ouvertement commerciales.



Photo de l'artiste / Courrier International - Stéphane Jankovic

finira dans une galerie de Londres, de Paris ou de New York ou bien ornera les murs d'une banque ou d'une maison des banlieues les plus fortunées. Ses peintures, qui en deux décennies ont évolué pour devenir une expression visuelle sophistiquée de ses histoires, de ses rêves et de son pays, ont été exposées dans de très nombreuses galeries, de Cologne à San Francisco en passant par Florence et Amsterdam.

Malgré les gamins qui essaient d'attirer son attention en jouant bruyamment, malgré les allées et venues et l'incessant bourdonnement des conversations, Petyarre arrive à rester parfaitement concentrée pendant six ou huit heures. Si elle peignait autant chaque jour de la semaine, elle pourrait gagner autant qu'un PDG. Mais personne ne sait combien elle gagne. D'abord parce que, comme la majorité des artistes aborigènes d'Alice Springs, elle change d'atelier d'un jour à l'autre, reprenant souvent des toiles inachevées qu'elle a abandonnées quelques jours auparavant. Ensuite parce qu'elle voit souvent disparaître la liasse de billets qu'on lui donne avant même d'avoir diné. Au moment où elle sort de l'atelier, baignée du soleil de l'après-midi, elle est en effet souvent assaillie par des proches qui plaident leur cause et lui demandent une aide financière. Des adolescents qu'elle présente

◀ Gloria Tamerre Petyarre : Le Rêve du lézard sauvage, 1994 (acrylique sur toile, 90,5 x 121 cm).

■ Prix

Les œuvres de Gloria Petyarre sont très cotées à Sydney - de 3 000 à 8 000 euros la toile - comme sur le marché international. Il y a deux ans, une toile de Rover Thomas a battu tous les records avec une enchère de 525 852 dollars. On ne sait pas, en revanche, comment les propriétaires des "maisons de peinture" d'Alice Springs rémunèrent les artistes aborigènes.

entassées contre le mur, tendues sur des cadres en bois et avec les couleurs de fond déjà appliquées. Quelqu'un lui apporte sa toile. Et quelqu'un d'autre mélange des couleurs pour elle. Son travail à elle, c'est la peinture ; la logistique, ce n'est pas son problème. Parfois elle suspend les interminables coups de pinceau qui illustrent une de ses histoires (*Le Lézard diable de la montagne, Haricot, Emu, Graine d'herbe...*) et chante ses tableaux en levant les bras pour appuyer ses propos. A d'autres moments, elle prend part à une blague, et ses éclats de rire ajoutent à la bonne humeur générale. A l'heure de la fermeture, Petyarre aura achevé une œuvre qui



comme ses petits-fils - et qui pourraient très bien être ceux de sa sœur - veulent acheter une nouvelle paire de Nike. Ses petites-filles lui demandent de leur acheter une nouvelle voiture parce que celle qu'elles conduisaient en revenant d'Utopia est tombée en panne (ou n'a plus d'essence ou a été prêtée à un autre membre de la famille). Les règles sociales l'empêchent de refuser, même si elle doit se retrouver totalement ruinée. Sait-elle toujours qui lui doit de l'argent ? Oh oui ! "Dites à ce vieux Français du musée des Arts d'Afrique et d'Océanie qu'il ne m'a jamais payée", dit-elle, avant de raconter qu'à Paris elle s'est perdue dans le métro. A la Tingari Arts, le chef d'orchestre de ce qui ressemble fort à une maison de fous s'appelle Linx Macpherson. Elle se qualifie en riant de présidente-directrice générale, mais en fait elle a plutôt l'air d'une serveuse maculée de taches qui se démène entre des pots de peinture, une bouilloire électrique et le téléphone. Quand elle a eu l'occasion de passer au supermarché, elle distribue ce qu'elle appelle "le programme d'encouragement", c'est-à-dire des queues de kangourou congelées que les bénéficiaires pourront ramener chez eux pour le dîner. Elle prend les artistes en photo pendant qu'ils travaillent afin de donner aux acheteurs des œuvres une preuve de l'identité de leurs auteurs. Dans une autre vie où elle était mieux habillée, Linx Macpherson a monté des tournées pour des équipes sportives ou pour des corps de ballet sportifs puis



Noirs entre Alice Springs et les camps parsemés de débris qui entourent la ville. Virgin a appris des bribes des différentes langues parlées par les "Abos" d'Alice Springs, en tout cas suffisamment pour pouvoir plaisanter avec ses passagers. Il y a dix-huit camps établis autour d'Alice Springs, qui abritent environ 40 % de la population noire de la ville. Loin de ressembler aux banlieues européennes, ces camps sont fortement centrés sur les liens familiaux. Il s'agit en fait d'extensions des terres tribales traditionnelles de différents groupes linguistiques. Les installations sont plutôt rudimen-

a organisé le tournoi de tennis de l'Open d'Australie. Vivre au milieu du chaos et du brouhaha n'est donc pas une nouveauté pour elle. Installée à Alice Springs depuis trois ans, Linx a beaucoup fait pour mieux connaître les cultures aborigènes. Après avoir passé une semaine dans le bush avec une poignée de femmes plus âgées, elle s'est d'ailleurs vu attribuer un *skin name* (un "nom de peau", symbole d'appartenance à une tribu), Nungarrayi. A une autre occasion, elle a accompagné un groupe d'artistes dans une communauté éloignée pour une "cérémonie de la tristesse", c'est-à-dire un ras-

semblement de famille visant à marquer un deuil. "Je crois que les Aborigènes ont une notion de l'argent différente de celle qu'ont les Blancs, explique-t-elle. Ils ne comprennent pas qu'on peut épargner de l'argent pour acheter des choses. Ils pensent qu'ils auront sans doute davantage d'allocations la semaine suivante et qu'ils n'ont donc pas à s'en faire. Les grandes familles s'en remettent à la seule personne qui produise des revenus pour pourvoir à la totalité de leurs besoins. Parfois, cette personne subit une pression énorme car il n'est pas d'usage de refuser." Linx Macpherson a passé le week-end à clouer des toiles de lin de Belgique sur des cadres, à passer deux couches d'enduit, puis deux sous-couches de peinture, sans oublier de les poncer au papier de verre. C'est un travail épuisant mais nécessaire si l'on veut que les toiles aient un bel aspect. Avant de mélanger les peintures acryliques dans des récipients en plastique, elle allume le barbecue. Car personne ne se met au travail avant d'avoir cassé la croûte et c'est elle qui doit subvenir aux besoins. D'abord, chacun reçoit un bol de céréales généreusement arrosé de lait et de sucre, parce que c'est comme ça que les artistes l'aiment. Linx fait ensuite griller des côtelettes au barbecue, qu'elle sert dégoulinantes de graisse : les artistes et leurs cortèges d'enfants ne touchent pas aux morceaux trop maigres. Tout en lavant la vaisselle du petit déjeuner,

Macpherson allume la bouilloire afin de pouvoir préparer d'innombrables gamelles de thé au lait hypersucré : ses artistes ne le boivent que comme ça. Même si nombre d'entre eux sont diabétiques ou souffrent de maladies cardiaques. Si le sucre ne les achève pas, l'alcool le fera. Cette malédiction fait de nombreuses victimes à Alice Springs. Selon Dennis Gray, de l'Institut national de recherche sur les drogues, le niveau de consommation d'alcool y serait supérieur de 70 % à la moyenne nationale. Rodney Virgin est l'un des nombreux conducteurs de minibus qui transportent les

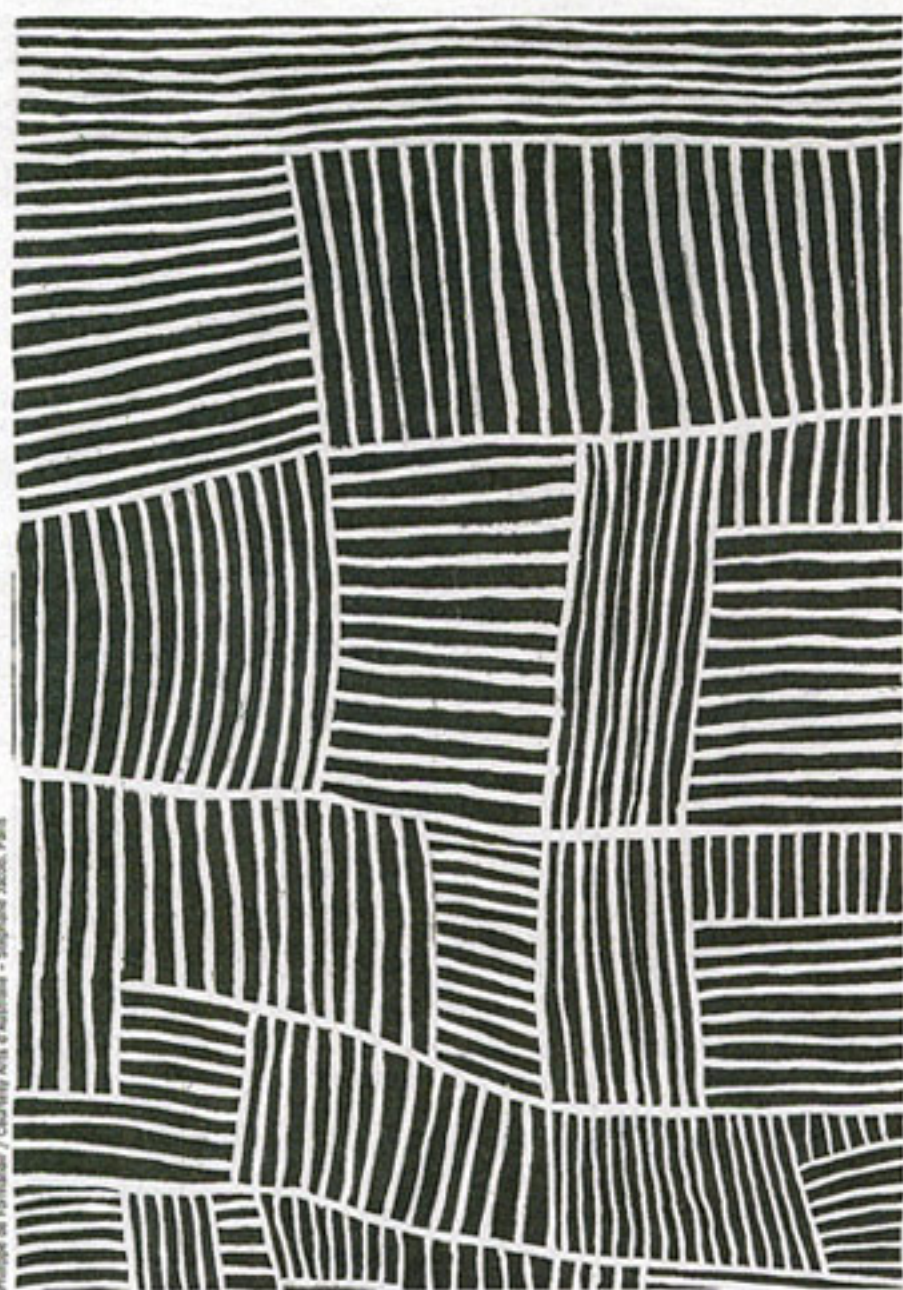
taires et Virgin explique qu'il ne veut plus y aller après 19 heures. "C'est une vraie guerre, et je n'ai pas envie de me faire tabasser." Aujourd'hui il amène à la "maison" Kayi Kayi Nampitjinpa, qui a tout l'air d'avoir participé à des affrontements pendant la nuit précédente. Elle et ses proches mangent un morceau avant de s'allonger par terre pour une sieste de vingt minutes. Sa famille passe la journée à échanger des propos décousus tout en sommeillant au soleil, pendant que Kayi Kayi, négligeant la balafre ensanglantée qui lui barre le visage, se met au travail. En quelques heures, une nouvelle toile va voir le jour. Trois hommes font leur apparition. L'un d'entre eux, qui ressemble étrangement à l'un des Wailers de Bob Marley, lève huit doigts. Il veut 800 dollars ? Oui, opine l'un de ses copains, il en a besoin pour payer son essence pour rentrer chez lui, à Kintore, à environ 500 kilomètres à l'ouest d'Alice Springs. Le rasta,

▲ Gloria Tamerre Petyarre à l'œuvre à Utopia, près d'Alice Springs, Australie.

▲ Gloria Tamerre Petyarre : Le Rêve du lézard, 1997 (90 x 185 cm).

malgré ses vêtements poussiéreux et son manque de liquidités, s'avère en fait être un peintre de renommée internationale : Warlimpirringa Tjapaltjarri. Il se dégotte un coin confortable et commence à peindre. "Tout salaire mérite sa peine", dit-il. Tjapaltjarri et sa famille, à commencer par ses célèbres frères artistes Walala et Thomas, avaient fait sensation au niveau international en 1984 car ils étaient les derniers habitants du désert à accepter le contact avec les Blancs. Leur tribu, celle des Pintupi, déplacée par le gouvernement vers Papunya, dut cohabiter de force avec plusieurs autres groupes culturels, ce qui entraîna beaucoup de violence, un taux de mortalité élevé et de terribles problèmes d'alcool. Ironie du sort, Papunya, à 200 kilomètres [à l'ouest] d'Alice Springs, est précisément l'endroit où le mouvement artistique aborigène est né, dans les années 70, sous l'impulsion de l'instituteur Geoffrey Bardon, alors que le gouvernement avait mis en place cette réserve pour éteindre la culture aborigène. L'alcool et la violence sont toujours très répandus, mais l'art a permis à beaucoup d'Aborigènes d'atteindre un certain degré d'autodétermination et représente une source de fierté. Alors que les œuvres artistiques de nombreux peuples indigènes d'autres parties du monde n'ont de valeur qu'en tant que témoins de cultures en train de s'éteindre, les peintres aborigènes ont transcendé les conventions de leurs propres traditions pour produire un art dont la valeur est reconnue pour ses qualités esthétiques intrinsèques.

Jennifer Stynes



Philippe de Formanoir / Courtesy Arts & Australia - Stéphane Jacob, Paris